

je me fais fort de leur trouver à tous des explications plausibles et prise dans la nature.

Car, à la fin du compte, ce sont des mortels comme les autres, et pour avoir échappé à certaines pénibles nécessités de notre existence ils n'en sont pas moins hommes.

Parceque leur vie a subi le contrôle de certains événements, de certaines influences qui les fait échapper à une carrière pleine de périls et de responsabilités, il serait ridicule de leur vouer une haine sans trêve, et de vouloir reprendre pour leur compte ces éternelles fadaïses sur les belles-mères, qui, après tout, ont peut-être une excuse dans la sottise de ceux qui mettent tant d'empressement à prendre leurs filles.

\*\*\*

D'autres individus beaucoup moins intéressants et pour lesquels je n'ai pas la moindre pitié, ce sont ces poseurs au scepticisme, dont la vie n'est qu'un long babillement, qui vont répétant partout qu'ils s'ennuient; qui n'ont que des sourires de dédain pour toutes les nobles entreprises; qui, d'un air qu'ils croient fin, indiquent des motifs intéressés à tous les dévouements; qui raillent ceux qui n'ont pas honte de laisser voir qu'ils ont un cœur.

Ceux là je les livre sans regret à toutes les femmes de la Grèce et du Canada.

Arrachez leur les cheveux si le cœur vous en dit, car jamais vous ne leur ferez comprendre qu'ils sont ridicules avec leur cynisme affecté et que pour devenir un grand homme il faut faire autre chose que répéter partout ce vers de Musset :

"Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux."

\*\*\*

Je les vois, désabusés, ennuyés, étonnamment sombres, curieux de toutes les perversités. Les tristesses de Baudelaire ont glacé les sourires de leur jeunesse.

Ces petits-maitres, ironiques et froids, se piquent d'originalité. Leur art sort du tombeau. Leurs livres ont le piment et les polissonneries des vieux comtes d'amour; mais les inquiétudes d'un érotisme raffiné en ont banni la naïveté savoureuse. Cervelles confuses; cabarets gothiques où ne résonne point le rire franc des aïeux.

La forme bizarre suffit à ces blasés. Le fond est ce qui les touche le moins. En vers, comme en prose, ils ont le souci du compliqué; la simplicité leur est en horreur. Sceptiques et frivoles, leur ironie a tué l'enthousiasme. Ils sont jeunes, et ils ne savent point aimer. Plus d'illusions; plus de fleurs au printemps; pour eux le roman du cœur est un mensonge, la vie n'est qu'un jeu de mots. Le beau n'est que l'impression du moment; l'art est une intention et n'a point de morale.

\*\*\*

Comme entremet laissez-moi vous raconter les aventures matrimoniales de monsieur James T. Mooney, d'une petite ville de la Pennsylvanie. Vous me direz si cela vaut mieux que d'être vieux garçon :

Il y a deux ans, il était fiancé à Anna McGarrey, fille d'un riche fermier du comté, quand celle-ci vexée de ce qu'il faisait l'aimable avec d'autres demoiselles à un pique-nique, lui rendit brusquement sa parole. Et d'UNE! James, pas fier, fit aussitôt la cour à Bettie, sœur d'Anna—seize ans—et fut accepté d'emblée. Et de DEUX! La veille du jour fixé pour le mariage, il dit à Bettie quelque chose de désagréable. V'lan, Bettie le remercie et l'envoie promener. Et de TROIS! Anna, bonne fille,

lui écrit pour le plaindre de sa déconvenue. Il va voir Anna, se réengage—et de QUATRE!—et finalement l'épouse. Et de CINQ! c'était ça, en 1883, aux prunes. L'hiver dernier, Anna meurt—et de SIX!—James refait la cour à Bettie—et de SEPT!—et voilà qu'il vient de l'épouser—et de HUIT!—au grand ébahissement de ses contemporains, qui en sont à se demander ce qui va maintenant lui arriver de curieux—et de NEUF!

\*\*\*

Mes lecteurs peuvent se rassurer, le choléra ne viendra pas à Montréal. Ce ton d'assurance va peut-être vous surprendre mais voici l'explication. Je tiens la chose d'un de mes amis qui s'y connaît, puisque son parent est échevin et membre du comité des chemins. Il dit que ce choléra n'osera pas venir ici, parce que la ville est trop sale, il craindrait d'attraper la diphthérie.

\*\*\*

L'éducation de nos jeunes filles laisse à désirer. Une d'elles qui revenait de visiter une ménagerie raconta à sa mère qu'un singe lui avait parlé. Une jeune fille qui confond ainsi un singe avec un *dude* aurait besoin de prendre quelques leçons d'histoire naturelle. Il est vrai que le singe est moins mal habillé, mais il a l'air beaucoup moins niais que le *dude*.

\*\*\*

Mot de la fin :

M. X... se trouve un peu gêné d'argent. Il prend dans son buffet quelques pièces d'argenterie, et s'en va droit au Mont-de-Piété voisin. —Vous demandez?... lui dit le garçon de bureau.

—Dame! votre patron, le préposé aux engagements.

—Il n'est pas là. En ce moment, il déjeune.

—Voilà qui est vexant. J'avais absolument besoin de lui parler.

—S'agit-il d'affaires particulières?

—Oh! partie cuillères... partie fourchettes!

FERNAND.

## LA CHASSE A LA TARENTULE

### SOUVENIR D'UN VOYAGE A SANTA FÉ, NOUVEAU MEXIQUE

Vraiment, mon cher éditeur, vous n'êtes pas raisonnable!!!

Je n'ai pas le temps de vous conter une petite aventure de voyage que vous me dites de suite. "Ah! mon cher Docteur, publiez donc cela dans le *Journal du Dimanche* je suis certain que ça prendra."

Mais en vérité, pensez-vous sérieusement qu'on a rien que cela à faire? Vous ignorez donc que quand on est employé d'un gouvernement quelconque, que pour vous êtes agréable, il nous faut prendre sur nos heures de sommeil pour écrire pour votre excellent journal. Car, en général, nous sommes trop consciencieux, pour ne pas employer toutes nos heures de bureau à travailler pour le ministère auquel nous sommes attachés.

Mais ne discutons pas cette question et arrivons de suite à notre sujet, et pour cette fois je vous tiens pour averti qu'à l'avenir je ne me laisserai plus prendre à nos petits airs séducteurs.

Pour lors donc je quittais Montréal le 29 juin de l'an de grâce 1883, le soir même de la fête de St. Pierre et St. Paul, au milieu d'une pluie torrentielle. La gare Bonaventure brillamment

éclairée sous le jet de ses nombreux becs de gaz, présentait une apparence d'activité extraordinaire que je ne lui connaissais pas, mais dont la cause me fut bientôt expliquée quand j'appris que le Grand Tronc, commençait, ce soir là, l'émission des ses billets d'excursion. à l'occasion du "*Dominion Day*."

A dix heures précises j'entrai dans mon "*Pulman*" où je trouvai beaucoup de mes connaissances, recrutées parmi les différents éléments de notre société Montréalaise. Mes deux compagnons de voyage S. C. S\*\*\* H. L. C\*\*\* et moi, nous avons décidé de nous coucher de bonne heure, sachant que pour tout plaisir nous n'avions pour perspective devant nous, que la monotonie d'un voyage ininterrompu en chemin de fer de cinq mortelles journées.

Mais au moment de m'étendre je me sens saisi par cinq ou six bras vigoureux qui m'entraînent à ce bout du pulman qu'on dit être spécialement réservé aux fumeurs. Dans l'espace de dix ou douze secondes, je suis pressé, bousculé, tiré à droite et à gauche et finalement bien installé dans un excellent fauteuil, mes deux mains ne suffisent pas pour répondre à l'étreinte de mes amis.

On me propose une partie de "*Euchre*" j'accepte. Mais comme beaucoup d'autres parties de cartes "*le Euchre*" est assez intéressant pour les joueurs, mais insipide pour les spectateurs. Ça ne devait pas durer et ça ne dura pas. Mes amis, je dois le dire, étaient de vrais anglais en congé et paraissant décidés à faire une noce en règle, à preuve les nombreuses gourdes exhibées par chacun des membres de ce cercle joyeux.

On prit une *nippe*, puis une deuxième et peut-être une troisième et ceci :

Nous mit la bonne humeur au cœur.

Vous savez que messieurs les Anglais aiment beaucoup nos chansons populaires canadiennes et je fus invité à me joindre au chœur improvisé et à répondre à cette jolie chanson de *l'Allouette* que j'eus peine à reconnaître, chantée par des anglais "pur sang." Jugez en plutôt vous-même.

*Allouette, gentle Allouette  
Allouette d'je te ploumerai  
d'Je te ploumerai le tête  
d'Je te ploumerai la aile.  
d'Je te ploumerai la bec.  
Allouette!!!*

Après avoir bien ploumé cette "*gentle allouette*," jusqu'à sa dernière ploume, on prit enfin le "*Night Cap*" et chacun se dirigea vers son lit, où on ne tarda pas à ronfler comme des tuyaux d'orgue mal accordés.

Le matin quand je me levai, le nombre de mes amis de la veille avait beaucoup diminué, et je les avais tous semés en route avant d'arriver à Toronto.

Mais votre chasse à la Tarentule?

Patience, laissez moi donc arriver à Santa Fé, mardi à 6 heures p.m. le soir du "*Glorious 4th. of July*" après cinq jours et cinq nuits en chemin de fer.

Ici charmantes lectrices, cher lecteur, et vous même gentil éditeur, courbez gracieusement la tête et saluons ensemble, "*Santa Fé de San Francisco de Asis*" la plus ancienne ville des Etats-Unis.

Admirons, en passant, l'esprit de foi qui animait nos pères. Quand ils prenaient possession d'un pays c'était toujours en y plantant d'abord la croix, et en mettant le pays sous la protection d'un saint. L'histoire de Santa Fé n'est elle pas d'ailleurs l'histoire de toutes nos anciennes villes d'Amérique?

Je vous ai invité à saluer Santa Fé comme la plus ancienne ville des Etats-Unis, et je tiens,